HAL open science

“ Une vie nouvelle ” dans une France laïque ? Les premiers pas des éditions du Seuil et Pierre Schaeffer

Hervé Serry

To cite this version:

Hervé Serry. “ Une vie nouvelle ” dans une France laïque ? Les premiers pas des éditions du Seuil et Pierre Schaeffer. Martin Keltenecker, Karine Le Bail (dir.). Pierre Schaeffer. Les Constructions impatientes, CNRS éditions, pp.76-85, 2012, 9782271070715. hal-03051778

HAL Id: hal-03051778

https://hal.science/hal-03051778v1

Submitted on 10 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Une vie nouvelle » dans une France laïque ?
Les premiers pas des éditions du Seuil et Pierre Schaeffer.

Hervé Serry

Au prisme de la fondation des éditions du Seuil, c'est tout un milieu de laïcs catholiques nés autour de 1910 qui se révèle. Jeunes hommes, pour l'essentiel, produits d'une socialisation catholique qui connaît alors des infléchissements notables. Les trajectoires de ces « champions de la Cité harmonieuse », d'un « nouvel Humanisme chrétien[1] », selon des souvenirs de Pierre Schaeffer, voulant alors rénover en catholique la société française, mais aussi l'Église, tout en restant à ses côtés, seront les acteurs, ou les témoins, désabusés parfois, d'une reconfiguration du rapport croyant à l'institution, en même tant que de celui des conditions de l'engagement intellectuel.

Pierre Schaeffer, l'ami et le biographe de Clotaire Nicole, hissé au rang de mythe d'un scoutisme élitaire, a trouvé « [s]a seconde vie dans les mouvements de jeunesse catholique[2] » et la possibilité d'incarner sa foi dans une action. Cette quête d'une « vérité vraie », d'une « action vraie » qui « ressemble parfois à la face sainte et martyrisée du Seigneur[3] » vole en éclat dans les années 1950 avec la « Suite à Clotaire Nicole », *Les Enfants de cœur.* Ce retour nostalgique sur sa jeunesse, où « il exécute son passé à l'aide de ce passé lui-même[4] » est, selon le chroniqueur d'une revue religieuse, traversé d'un « cynisme fondamental[5] » car il rejette le scoutisme et le christianisme. Pour un autre homme d'Église, le jésuite Jean Daniélou, Schaeffer est « matériellement fidèle », toutefois « cette fidélité littérale est une certaine trahison[6] ». Cet itinéraire est celui de nombreux intellectuels croyants qui, après la guerre, occuperont des positions en vue.

La création du Seuil intervient dans un contexte très singulier que sa production, même marginale, illustre. La rencontre, puis les collaborations abouties ou pas, entre Pierre Schaeffer et les animateurs de la maison d'édition naissante, montrent comment se bâtit l'espoir de cette « vie nouvelle ». Elle pourrait aussi projeter une certaine lumière sur les mutations d'un zèle croyant, totalement assumé, vers un engagement éthique, voire moralisant, après la Seconde Guerre mondiale.

Le Seuil d'un temps nouveau

Le projet de fonder les Éditions du Seuil s'enracine dans l'idée d'une crise de civilisation diagnostiquée, entre autres, par le philosophe Emmanuel Mounier[7]. Aux débuts des années 1930, cette crainte circule dans certains milieux intellectuels et militants. Les jeunes catholiques que sont Jean Bardet, Paul Flamand et Henri Söjberg, encouragés et dirigés par

[1] Pierre Schaeffer, « Clotaire Nicole. Préface à la 3e édition », inédite (Archives Pierre Schaeffer/IMEC).
[2] Pierre Schaeffer, *Les Antennes de Jéricho,* Paris, Stock, 1978, p. 151.
[3] Pierre Schaeffer, « Promenades en France », *Etudes,* 20 mai 1938, p. 446 *sq.*
[4] Georges Suffert, « Les Enfants de cœur », *Les Mal pensants,* mars avril 1950, p. 400-410.
[5] Gabriel Venaissin, « Romanciers chrétiens et romans qui ne le sont pas », *La Vie intellectuelle,* juin 1950, p. 761.
[6] Jean Daniélou, « Les Enfants de chœur », *Etudes,* avril 1950 (Archives des Editions du Seuil).
[7] *Révolution personnaliste et communautaire,* Paris, Montaigne, 1935.

leur directeur de conscience, l'abbé Jean Plaquevent, partagent le sentiment de voir « un ordre conçu sans nous [les catholiques] et contre nous » s'installer à la faveur de « la rationalisation américaine », du fascisme et du « soviétisme ». Pour ce prêtre et ses disciples, il faut « refaire une nation chrétienne et française[8] ». Une nuée de jeunes intellectuels, rassemblés autour d'*Esprit* qu'Emmanuel Mounier fonde en 1932 ou du « non-conformisme » d'*Ordre nouveau*, groupuscule en quête d'une « révolution spirituelle » contre le conservatisme bourgeois, fait un constat similaire. Une nouvelle figure laïque de l'intellectuel et du militant catholique s'impose alors[9]. Après la condamnation de la Ligue d'Action française par Rome en 1926, qui décloisonne le paysage politique des catholiques, face à une Église qui peine à renouveler ses cadres et qui est dénoncée pour sa proximité avec les forces conservatrices du « désordre établi[10] », des laïcs cherchent à s'engager, afin de trouver les moyens d'une nouvelle présence sociale de la religion, mais aussi d'un nouveau rapport à l'autorité ecclésiale. La guerre civile espagnole et l'invasion de l'Éthiopie par l'Italie fasciste, les conséquences de la crise économique de 1929, le Front populaire ou les accords de Munich accentuent les incertitudes et rebattent, pour partie, les cartes des alliances politiques et intellectuelles. Pour certains de ces jeunes militants, dont ceux du Seuil, la forme communautaire permet de s'opposer à la modernité industrielle et politique afin de revenir aux principes d'avant la Révolution française. Ainsi, Etienne Gilson avec *Pour un ordre catholique* (1934), défend la création de « l'ensemble des organisations sociales indispensables à l'exercice de notre vie chrétienne, dans un État qui n'est pas chrétien ». La France est un « pays de mission » et ceux qui veulent agir aujourd'hui sont dans la situation des « premiers missionnaires qui évangélisèrent la Gaule[11] ».

Une édition de conquête

Le premier des *missionnaires* du Seuil est l'abbé Jean Plaquevent. Ce religieux, à la formation atypique, pourvu d'une culture, d'un charisme et de réseaux conséquents, fédère de jeunes laïques en quête d'engagement et de certitude spirituelle. Après avoir pensé à la radio et au cinéma, selon lui délaissés à tort par les catholiques, il créé avec son plus proche disciple, Henri Sjöberg, une maison d'édition en février 1935. Selon l'abbé, qui justifie la dénomination de la société, ce « seuil », c'est celui « tout neuf que nous refaisons à la porte de l'Église pour permettre à beaucoup d'entrer, dont le pied tâtonnait autour[12]. » Il veut publier une « littérature de conquête » conçue comme une « apologétique, rafraîchie [13] ». Après avoir fait paraître quelques titres – dont *Rondes* (1935), le premier livre de la marque vendu à 150 exemplaires en une année –, Plaquevent et Sjöberg cèdent le Seuil à Jean Bardet et Paul Flamand. Nés respectivement en 1910 et 1909, ces derniers connaissent une période de doutes qui les rapprochent de l'abbé. Dans une relation fusionnelle avec lui, ils reviennent à la religion de leur enfance, s'initient à l'engagement, au travail intellectuel et à l'édition. Rien ne les destinait à ce métier, qu'ils embrassent comme une vocation. Ils confortent l'organisation communautaire du Seuil – installé dans un appartement de la rue des Poitevins à Paris –, dont

[8] Lettre de Jean Plaquevent à Jean Demachy, 22 juillet 1931. (Archives Jean Plaquevent, Centre National des Archives de l'Eglise de France, désormais noté AJP).
[9] Hervé Serry, *L'invention de l'intellectuel catholique,* Paris, La Découverte, 2004.
[10] « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi ». *Esprit,* octobre 1933.
[11] Etienne Gilson, *Pour un ordre catholique,* Paris, Cerf, 1934, p. 4-36.
[12] Lettres de Henri Sjöberg à Jean Plaquevent, 6 décembre 1934 (AJP) et de Jean Plaquevent à Henri Sjöberg, 28 décembre 1934, citée par Jean de Saint-Léger, *Jean Plaquevent, 1901-1965,* Association Essor, s.l., s.d., p. 69.
[13] Lettre de Jean Plaquevent à Henri Sjöberg, 22 janvier 1935 (AJP).

le système de financement en commandite et la foi des animateurs et des proches sont les principaux moteurs.
S'ils parviennent à installer une dynamique autour du Seuil, les projets sont beaucoup plus nombreux que les réalisations effectives. Parmi ceux-ci, en 1938, la principale ambition est la parution d'un *Sanctoral* qui est l'occasion de poser les jalons d'une ligne militante et de tisser des contacts avec des auteurs. Ainsi Pierre Schaeffer est-il choisi pour illustrer les vertus apostoliques du théâtre. Jeune ingénieur polytechnicien, engagé auprès des Équipes sociales de Robert Garric, mouvement non confessionnel destiné à rapprocher les jeunesses étudiantes des classes populaires, Schaeffer est représentatif d'une phalange de catholiques qui après des études supérieures leur ouvrant les voies d'une carrière de cadres, s'engagent au nom de leur foi. Une ambition qui s'inscrit dans le travail clérical fait depuis le début du siècle, après la loi de Séparation des Églises et de l'État, pour reconquérir les élites, dont celles issues des grandes écoles. Pour rédiger des textes sur les saints choisis sont pressentis Charles Grolleau, un converti, poète et angliciste, Marc Scherer, un proche du jésuite Paul Doncœur et Robert Honnert, normalien, poète ramené au catholicisme par Jacques Maritain. L'écrivain converti Henri Ghéon, également un proche de Gide, est doté d'une notoriété qui le distingue. André Fayol rapproche encore le Seuil du scoutisme. Né en 1907, il participe à divers cercles scouts catholiques et parisiens. Aux débuts des années 1930, devenu inspecteur des finances, collaborateur d'*Esprit,* il écrit des drames scouts. Sans doute démesuré pour les moyens de la petite structure, ce *Sanctoral* met à jour des alliances potentielles, significatives d'ambitions laïques, mais aussi cléricales, pour trouver une nouvelle voie.

Le scoutisme : un vecteur de renouveau

En marge de l'Action catholique, bras armé du catholicisme social de l'Église réorganisé dans les années 1920, l'appel scout à la vie et à la « nature », à la spiritualité dans la communauté et dans l'action, est une incarnation de la volonté de « refaire » la société. L'organisation scoute apparaît sans doute valorisante à ces prétendants à la carrière intellectuelle que sont Schaeffer et Flamand. Le vitalisme de ce mode d'encadrement de la jeunesse correspond aux options des promoteurs du Seuil attentifs à la personne, à la coexistence de l'action et de l'étude, de la communauté et de la hiérarchie. Au sommet des mouvements scouts masculins, les « Routiers » du jésuite Doncœur illustrent cette ambition destinée à forger des « chefs » catholiques. Plusieurs résidents de la rue des Poitevins en sont des cadres. Pierre Schaeffer représente bien une variante de cette voie. Aux débuts des années 1930, il trouve dans les organisations de jeunesse catholiques – les Équipes sociales puis le scoutisme d'élite –, le moyen de concrétiser sa croyance. Proche de Flamand de ce point de vue, être fidèle à la religion catholique et à l'Église s'est s'engager. Paul Flamand, confronté à l'inertie des « catholiques vaseux encore aux idées de 1900 », regrette presque de ne pouvoir pas être communiste et de ne pas pouvoir me révolter ouvertement contre ces gens qui n'ont pas de révolte[14]. » [où commence la citation ?] Pierre Schaeffer, moins exalté, mais avec cette plume typique d'une époque et d'une culture qui ne doute pas de son importance, écrit en 1938 :

> Des tâches s'offrent que Dieu, le plus souvent, proportionne exactement à notre mesure. Comme un petit fermier qui commence avec une vache et un cochon, démarrons dans la vie avec nos deux bras, l'intelligence que nous avons, les quelques dons qui sont en nous,

[14] Lettre de Paul Flamand à Jean Plaquevent, 18 mai 1931 (AJP).

la force et le courage que Dieu voudra bien nous multiplier[15].

Logiquement, le Seuil accueille la réédition de son *Clotaire Nicole.* Ce récit d'une existence exemplaire appartient à une veine de livres d'édification consacrée à de jeunes croyants, à l'instar de la vie de Pierre Poyet, *L'Apôtre de Normale supérieure* du jésuite Albert Bessières (Spès, 1933). Schaeffer écrit cette biographie à la première personne pour accentuer l'inscription dans la réalité de la vie de son ami, jeune scout polytechnicien, décédé en 1932 à vingt-deux ans d'une chute en montagne. La préface du père Marcel-Denys Forestier, aumônier général des Scouts de France très connu parmi les élèves des grandes écoles, rend hommage à ce « chef né[16] ». Les deux premières éditions de *Clotaire Nicole*, vites épuisées, sont parues en 1934 chez les dominicains des Éditions de la Revue des jeunes et chez Desclée de Brouwer. Quatre ans plus tard, une circulaire du Seuil justifie ainsi la reprise :

> Ce sont les éditions du Seuil qui la lanceront. Leur nom indique bien leur position. Puisque, selon la formule, nous sommes au seuil de temps nouveaux, il nous a semblé que les catholiques devaient être au départ – et plus jeunes, plus allants et plus renouvelés que quiconque. (…) Le Christ à dit : « Je suis la Route » : nous voulons en bâtir le seuil. Seuil où l'on part et où l'on revient le soir, la route faite. Seuil dur, égal et bien lavé[17].

Pour élargir le public de cet ouvrage, Schaeffer sollicite François Mauriac pour une préface, car personne mieux que lui n'a écrit sur « cette angoisse de l'adolescence (…) que d'autres ont méprisé ou tourné en ridicule[18] ». En vain. Une introduction est donc demandée au dominicain Forestier dont la notoriété demeure circonscrite aux milieux scouts. La minceur du dossier de presse témoigne d'une audience limitée, mais le chiffre des ventes, plus de 12000 exemplaires durant la seule année 1945, montre l'efficacité de ces cercles pour faire connaître une œuvre.
La pièce *Tobie d'après la Bible* est écrite par Schaeffer pour le « Théâtre de l'Arc en ciel » auquel il participe. Édité dans une collection spécifique qui ne compte que ce titre, ce volume se situe à l'intersection des deux registres de l'éditeur, le religieux et la jeunesse scoute. Jean Plaquevent, avec *Sainte-Geneviève* (1939) alimente le premier. Pour le second, le roman de Vera Barclay, *Les Belles aventures de Pierre Le Louveteau* permet au Seuil d'inscrire à son catalogue une auteure renommée, proche de Robert Baden-Powell, le fondateur du scoutisme. Pour publier ce titre, Bardet et Flamand mettent en avant le public scout conquis avec *Clotaire Nicole* et le fait qu'ils préparent un *Livre de camp* des Guides de France[19]. Cette collaboration avec les Guides est l'occasion, à nouveau, d'échafauder des projets : on envisage de publier des *Jeux liturgiques pour les temps chrétiens* de Pierre Schaeffer ou un essai à destination des femmes à la fois cheftaines et mères.

La *vie temporelle* des laïcs

Le dessein de trouver un mode d'action catholique adapté au monde « moderne » conduit à tenter de se démarquer. Toutefois, si le conformisme des éditeurs religieux est un repoussoir, certaines initiatives du Seuil s'inspirent de l'action des dominicains du Cerf alors en plein renouvellement après la condamnation de l'option politique d'Action française au profit d'une

[15] Pierre Schaeffer, « Promenades en France », *Études,* 20 mai 1938, p. 446 *sq.*
[16] Préface de Pierre Schaeffer, *Clotaire Nicole,* Seuil, 1938, p. VII.
[17] Circulaire « Éditions du Seuil – *Clotaire Nicole* [1938] », (Dossier P. Schaeffer, EDS).
[18] Lettre de Pierre Schaeffer à François Mauriac, 12 avril 1938 (Dossier P. Schaeffer, EDS).
[19] Lettres de Pierre Aimé Bargaud à Paul Flamand et réponses, 24 juin, 9 juillet, 17 et 19 septembre 1938 (EDS, IMEC).

Primauté du spirituel théorisée par Jacques Maritain (1927). *La Vie intellectuelle* (lancée en 1928) puis *Sept* (1934), « journal de l'ordre catholique », sont des modèles pour Flamand lorsqu'il envisage de réaliser un « grand travail patristique d'information et de recherche ». Au plus près du dogme, il s'agit de « prendre les thèmes de la vie temporelle : le mariage, la notion d'autorité, la notion de travail, la notion de vie chrétienne, la notion de communauté – que sais-je – et de collationner tous les textes les plus clairs, les plus "présents" des Pères de l'Église ». Simultanément, Bardet et Flamand imaginent un périodique intitulé *La Vie temporelle* ou *Le Seuil*[20]. Une « vie temporelle » qui creuse encore la perspective inédite que le Seuil entend incarner par un desserrement du pouvoir des clercs sur les initiatives laïques. Loin d'exprimer une contestation, l'usage du terme « vie » signifie que l'étendue des actions pratiques que les laïques peuvent accomplir est plus large que celle des clercs.
Cette réflexion sur le « temporel » resserre encore les fils qui les rapprochent du scoutisme dont le vitalisme est une école d'incarnation de la foi dans le monde social. À la veille de la guerre, un autre projet de livre collectif, une « Semaine sainte », vient illustrer cette inflexion. Au sein de la « distribution », comme l'indique un document, au coté de laïcs – Flamand, Sjöberg, Schaeffer, le proche *d'Esprit* Bertrand d'Astorg et André Fayol –, l'abbé Plaquevent rédige les textes sur le dimanche des Rameaux et Paques. Chacun des auteurs est enjoint à la plus grande liberté car « la ligne générale du livre dépend et de ce que nous sommes et de ce que sont nos lecteurs ».

> Nous ne sommes ni des théologiens, ni des "liturgistes" avérés ; nous sommes de jeunes hommes avec déjà des souvenirs : souvenirs d'enfance, souvenirs des semaines saintes passées… ; nous sommes de jeunes chrétiens avec la recherche qui n'est pas seulement intellectuelle et abstraite ; nous sommes de jeunes laïcs dans le monde avec des problèmes spécifiques et sans doute des méditations que n'auront jamais des ecclésiastiques qui ont déjà écrit tant de Semaines Saintes .

Les lecteurs à atteindre possèdent les mêmes caractéristiques que les auteurs : « de jeunes hommes, de jeunes chrétiens, de jeunes laïcs (routiers, mouvements spécialisés, guides, etc.) » Il s'agit bien de ne pas dissocier « les réalités sacrées de cette Semaine » des « réalités journalières » de ce public[21]. Un projet à nouveau sans suite.

« Ces choses (…) comme des prières qui sont venues comme par enchantement les unes vers les autres »

Durant l'été 1938, Paul Flamand relance Schaeffer au sujet du périodique *La Vie temporelle.* L'équipe rassemblerait des membres de la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) et des « chefs » scouts « Routiers » dont André Fayol, le polytechnicien Jean Baboulène ou le juriste Jean Rivero. Pour Schaeffer, la situation politique qui naît des accords de Munich dicte la création de cette revue. « Nous avons failli l'autre jour avoir la guerre », écrit-il à Flamand. Combien de temps aurait-elle duré, s'interroge-t-il ? Ceux qui en auraient réchappé seraient devenus des anciens combattants, puis des Croix de Feu, « jusqu'à la prochaine ». *La Vie temporelle* est le levier de l'action. Flamand débute dans l'édition, lui-même s'engage dans le théâtre : « Or nous sommes ensemble. N'y a-t-il pas une indication ? Ces choses ne sont pas l'œuvre de notre arbitraire, elles sont comme des prières qui sont venues comme par

[20] Lettre de Paul Flamand à Jean Plaquevent, 15 avril 1937 (AJP).
[21] Paul Flamand, « Note pour la semaine sainte », 25 juillet 1939 (Dossier *Phèdre avec le Christ,* Archives P. Schaeffer/IMEC).

enchantement les unes vers les autres ». Pour renforcer encore cette union, il propose d'adjoindre un « théâtre du Seuil » à la revue en projet[22].
Abandonnée en tant que telle, *La Vie temporelle* réapparaît sous le titre de *Départ.* Géré par le Seuil et un « Routier », ce bulletin est aussi une réaction aux événements politiques de l'époque. Selon un texte fondateur, ses animateurs, formés « dans le renouveau des œuvres catholiques de jeunesse de l'après-guerre (scoutisme, jeunesse étudiante, Équipes sociales) » veulent s'engager dans « une vie chrétienne totale[23] ». La guerre, la débâcle et la mobilisation de nombreux proches du Seuil, bousculent cette initiative. *Départ,* instrument de liaison entre les membres, doit permettre de préparer l'après-guerre. Ainsi, un contributeur – possiblement Flamand – écrit que la « question de la "prise du pouvoir", que les chrétiens ont éludée par indifférence confort ou lâcheté (soyons donc franc !), elle se posera à nous dès l'armistice, et la paix – comme cette guerre et au même titre – dépendra de notre courage ». La « qualification des chefs » est centrale. Cette présence d'une autorité à tous les niveaux de la société nécessite d'être pensée : « Pour inventer cela, il faut une imagination débarbouillée du fatras laïque, non habituée, non écrasée par les dogmes et les sorbonnes – mais qui, devant un fait, réagisse justement, chrétiennement, et naturellement, et sans effort[24]. » L'urgence du temps fait de *Départ* un carrefour où l'on peut lire Pierre Schaeffer, Jean Rivero, le général de la Porte du Theil, polytechnicien et ancien chef scout, ou Alexandre Marc, cofondateur d'*Ordre nouveau*. On y évoque l'Action catholique, Jean Coutrot, le Secours national de Robert Garric et Jacques Desbois, un ex-secrétaire de *Départ,* ou les *Cahiers du Cercle Sainte-Jehanne* du jésuite Doncoeur.
Très vite, l'absence de Jean Bardet, mobilisé puis prisonnier, oblige à mettre en sommeil le Seuil. Paul Flamand, très actif, s'engage aux côtés de Pierre Schaeffer dans le cadre de « Jeune France » à partir de l'automne 1940. L'activité de la maison reprend au printemps 1942. Un succès de ventes éclaire cette reprise : *L'Étoile au grand large* suivi du *Chant du vieux pays* (1943) de Guy de Larigaudie, un héros du scoutisme catholique mort prématurément. Dans un registre similaire, on retrouve Pierre Schaeffer pour une troisième édition – « définitive » –, de *Clotaire Nicole.* Un débat a lieu entre l'éditeur et l'auteur sur la nature de la préface nécessaire à cette ultime version. « Il y a des générations qui ne riront jamais plus » est l'*incipit* du tapuscrit soumis par Schaeffer. Dix ans après, il saisit cette occasion pour dialoguer avec Clotaire afin de dresser le bilan de l'engagement des jeunes chrétiens : « On nous avait mis en garde contre les tentations du monde. Il eût fallu nous mettre en garde contre celles de Dieu[25]. » Agir en catholique en craignant le péché est-il possible ? La quête d'une « cité chrétienne » est un échec quand bien même « la question de l'homme reste béante entre deux abîmes : l'homme sans Dieu, l'homme avec Dieu. Entre deux mondes : celui de l'homme fait dieu, celui du Dieu fait Homme[26]. » Ce texte touffu laisse Flamand « rêveur », comme il l'écrit à Jean Bardet : « Pour autant qu'un auteur a droit de dire ce qu'il a à dire… nous n'avons rien à dire. Mais s'il faut qu'on dise ce qui est à dire, je ne dis pas que Pierre nous paraisse avoir dit ce qu'il fallait dire. » Schaeffer « raconte perpétuellement son histoire à lui » ; à « Jeune France », déjà, ce débat sur l'action des catholiques était constant. Pour l'éditeur, cette préface illisible pour les plus jeunes lecteurs

[22] Lettre de Pierre Schaeffer à Paul Flamand [sd] et lettre de Paul Flamand à Jean Plaquevent, « Ascension 1938 » (AJP).
[23] *Départ,* n°1, novembre 1938 cité par Bernard Comte, *Une Utopie combattante. L'école des cadres d'Uriage. 1940-1942,* Paris, Fayard, p. 42-43.
[24] *Départ,* n°3, 15 novembre 1939.
[25] Pierre Schaeffer, « Clotaire Nicole. Préface à la 3e édition », tapuscrit inédit (Archives P. Schaeffer/IMEC).
[26] *Idem.*

ruinerait ce que la vie de Clotaire Nicole pouvait avoir d'entraînant[27]. Elle reste inédite.
Après la guerre, Paul Flamand et Pierre Schaeffer entretiennent plus qu'une relation d'éditeur et d'auteur. L'intensité de l'expérience vécue à « Jeune France » contribue à leur amitié qui se traduit, chose très rare pour l'éditeur, par un tutoiement réciproque. Alors qu'il rédige sa « Suite à Clotaire », qui devient sous la couverture du Seuil, *Les Enfants de cœur* (1949), Schaeffer constate : « L'amitié avec toi se conjugue du fait qu'il y a un rapport fonctionnel entre nous. Nous ne sommes pas qu'homme à homme ; si j'écris, c'est un peu que tu me l'as demandé. Tu en es le second responsable[28]. » Les liens de Schaeffer avec le Seuil sont nourris par des publications (dont le fameux *Traité des objets musicaux* en 1966), par des projets, ainsi une coopérative de production liant film, livre et son (en 1945), par des proximités et des interrogations communes, dont le personnalisme d'*Esprit* ou la question de la télévision à construire en 1966 à l'occasion de travaux du Service de la recherche auxquels Flamand participe. Des manuscrits de Pierre Schaeffer, attentivement considérés par les lecteurs du Seuil, seront refusés. Les « Fragments » soumis en 1947 sont jugés comme « le type de morceau de bravoure de littérature pure » incompatible avec les orientations engagées de la maison. « Pages impossibles », fausseté ou éloge de l'impuissance reviennent sous la plume des rédacteurs[29]. Paul Flamand guide son auteur pour revoir largement le manuscrit des *Enfants de cœur*. La réception du livre, paru simultanément à une autre mise en cause du scoutisme signée par Etienne Lalou (*Les Bonnes actions,* 1950), est très critique. Schaeffer subit un véritable « choc en retour » qui le conduit à interroger son « utilité » et son « adaptation sociale[30] ». Les dénonciations de Lalou et de Schaeffer s'accordent sur divers points. Le premier définit « la vertu scoute » comme « la préfiguration de la vertu bourgeoise[31] ». Le second augmente ce diagnostic des impasses d'un modèle qui unit « un Dieu défini, à peu près, au XVIIe siècle, le Dieu des catéchismes, et de la Nature du XXe siècle, matérialiste à tous crins[32] ». Pour ce qui sera son dernier roman, *Le Gardien du volcan* (1969), un cadre aucunement lié aux origines catholiques de la maison, dénonce cette « littérature de vieux jeune homme ». Il suppose toutefois « que l'on ne peut pas (…) refuser [une parution] à un enfant de cœur du Seuil[33] ». Ce parcours commun, que ce cadre étranger au « premier Seuil » rejette, est né en réaction à la « crise de civilisation » des années 1930. Il interroge la continuité et les reconfigurations des engagements d'une certaine génération d'intellectuels dont le poids politique, social et institutionnel est conséquent durant les décennies 1950 et 1960, autour du Seuil, d'*Esprit,* du journal *Le Monde,* du Club Jean Moulin et d'autres modernisateurs.

[27] Lettre de Paul Flamand à Jean Bardet, 22 août 1942 (Archives P. Schaeffer, EDS).
[28] Lettre de Pierre Schaeffer à Paul Flamand, 4 juillet 1944 (Archives P. Schaeffer/IMEC).
[29] Fiches de lecture [automne 1947] (IMEC/PS).
[30] Lettre de Pierre Schaeffer à Paul Flamand, 12 mai 1950 (Archives P. Schaeffer/IMEC).
[31] Etienne Lalou, *Combat,* 22 mars 1950 (Dossier de presse, Seuil).
[32] Pierre Schaeffer, *Combat,* 29 mars 1950 (Dossier de presse, Seuil).
[33] Fiche de lecture, 20 février 1968 (Dossier Schaeffer, EDS).